

LE POEME DU SAVOIR: L'ÉPISTEMOLOGIE HUGOLIENNE ET SES CATEGORIES
David CHARLES

**LE POEME DU SAVOIR:
 L'ÉPISTEMOLOGIE HUGOLIENNE ET SES CATEGORIES**

Article publié dans *Écrire / Savoir. Littérature et connaissances à l'époque moderne*,
 Actes du colloque de Saint-Étienne (1994)
 Université de Saint-Étienne et CNRS
 direction A. Vaillant,
 Printer, "Lieux littéraires", Saint-Étienne, 1996

L'efficacité philosophique, la modernité épistémologique du principe que Hugo propose à l'histoire de la connaissance scientifique, et l'originalité de la distinction qu'il établit entre science et technique sont les objets que nous étudions ici, principalement dans *L'Âne*, *William Shakespeare* et quelques textes périphériques, qui datent tous - au moins pour l'essentiel de leur composition - des années 1856-1865. Il s'agira de montrer comment l'épistémologie hugolienne distingue et articule la science, le savoir et l'invention technique.

LE SAVOIR, DECEPTION DE LA SCIENCE

Constante dans l'oeuvre de Hugo, la métaphorisation du savoir par le faire n'est pas seulement question d'histoire - il faut prendre acte de la Révolution industrielle - et de politique - il faut articuler le travail des savants au labeur du peuple. Elle est aussi la conséquence d'une épistémologie qui se refuse à penser la connaissance autrement que comme un travail *incessant* que "rien n'arrête ni n'interrompt"¹ - rien, pas même l'obtention de son propre résultat, le savoir. La possibilité même pour la connaissance d'obtenir le savoir est compromise par sa métaphorisation par le faire: le creusement et la pulvérisation - images récurrentes chez Hugo du travail heuristique - ne peuvent, par définition, aboutir à un ensemble stable de vérités scientifiques. La fuite du réel s'inscrit ainsi dans le mouvement même de la science:

¹. III, VII, 1 ("Les mines et les mineurs"), "Roman III", p. 569. Sauf indication contraire, les références des textes de Hugo sont à l'édition des *Oeuvres complètes* publiée sous la direction de J. Seebacher assisté de G. Rosa chez Robert Laffont (collection "Bouquins", 1985-1990); nous n'indiquons que le nom du tome, entre guillemets.

Tout se creuse sitôt que tu tâches de voir;
Le ciel est le puits clair, la tombe est le puits noir,

explique l'âne à Kant¹. Aussi Hugo n'a-t-il jamais écrit le *Répertoire de l'Esprit humain au XIXème siècle* " qu'il voulait pourtant écrire², parce que sa conception même de "l'esprit humain" au XIXème siècle le lui interdisait: comment en effet faire le "répertoire" de ce qui "sonde, fouille, creuse, perce (...), divise, (...), entame, (...) pulvérise" la matière ?³ La connaissance étant un principe de creusement et de pulvérisation, le savoir, son résultat, est vide:

J'ai sondé du *savoir* la vacuité morne

dit l'âne, qui pourtant redescend de la montagne de la "science"⁴. Ce qu'on croit la montagne de la science ne peut être qu'un trou.

Il est remarquable que de la mine de la "construction sociale" dont un chapitre fameux des *Misérables* expose la topographie ne soit extrait aucun autre minerai que "l'avenir", et surtout pas un quelconque savoir sur l'état passé ou présent de cette construction. *L'Âne* expose inlassablement l'insuffisance de tout savoir, c'est-à-dire de tout corpus de connaissances, quelle qu'en soit l'ampleur, à rendre compte du réel:

Pas un texte, ici, là, haut ou bas, près ou loin,
Pas de volume jaune et mangé par les mites,
Pas de lourd catalogue informe et sans limites,
Que mon esprit, voulant tout voir, ne feuilletât.
J'ai donc étudié beaucoup; le résultat ?
Un peu d'allongement à mes oreilles tristes.⁵

Si, même "sans limites", le catalogue est encore insuffisant, c'est qu'il ne saurait être question de catalogue. L'âne dit préférer, au livre de bibliothèque, le livre pavé qui détruit le savoir au lieu d'en faire l'inventaire:

Hommes, vous êtes fiers quand vous considérez
Vos bouquins reliés, catalogués, vitrés (...).⁶

Eux des livres, fi donc! ils sont des boulevards;

¹. *L'Âne*, I, 10, "Poésie III", p. 1098.

². Voir la lettre à P. Meurice du 5 août 1868, éd. Massin des *Oeuvres complètes*, Club français du livre, 1967, tome XIII, p. 1246.

³. Voir *Les Fleurs*, VIII, proses philosophiques de 1860-1865, "Critique", p. 554.

⁴. *L'Âne*, I, 1, p. 1034 (nous soulignons).

⁵. *Ib.*, p. 1036.

⁶. *Ib.*, 3, p. 1051.

Ils sont les éléphants sacrés de la doctrine,
 Les sphinx géants ayant l'oracle en leur narine,
 Les colosses pensifs de la religion,
 Ils sont les dieux. - Mais gare au diable Légion!
 Gare à ce gamin sombre appelé petit livre!
 Le format portatif est un monstre; il délivre,
 Il proteste, il combat; c'est hideux, c'est criant;
 Comme avec son épingle il crochète en riant
 La serrure de fer d'une bible bastille!
 (...)

Les livres légers sont aux pesants redoutables;
 (...)

Ils se répandent gais, cassant, rageant, bravant
 Des révolutions anarchique avant-garde (...).¹

C'est aux vitres de la "construction sociale" - et à sa métonymie: la vitrine de bibliothèque, que double la vitre du boulanger dont le bris vaut le bain à Jean Valjean -, qu'est destiné le petit livre pavé qui dé-livre, défait le livre. Le savoir, au lieu de travailler au minage de la "construction sociale", y participe; non seulement il n'est pas le but de la science, mais il est sa déception. L'épistémologie hugolienne distingue - et oppose - savoir et science. C'est l'instrument même de la science qui condamne son résultat à n'être que la néantisation de son objet:

Synthèse, dit le ciel. L'homme dit: Analyse!
 (...)

C'est en déchiquetant que vous croyez trouver.
 (...)

Hommes, vous disséquez le miracle; (...)

Acharnés, vous coupez les prodiges profonds,
 Insaisissables, sourds, entiers, incorruptibles,
 En un tas de petits morceaux imperceptibles;
 (...)

Science, ton scalpel n'apprend qu'en détruisant!
 (...)

De la nature, pourpre auguste de la vie,
 Vous faites un haillon, ô vivants, un lambeau,
 Une loque, un néant; et le ver du tombeau
 Nomme cela manger; vous l'appelez connaître.
 Toi, savoir! tu ne peux que décomposer l'être!²

¹. *Ib.*, pp. 1054-1056.

². *Toute la Lyre*, III, 56, "Poésie IV", p. 295. C'est une allusion au manteau du Christ, qui, parce qu'il présentait des coutures, fut mis en lambeaux par ses tortionnaires: "Ils se sont partagé le manteau, mais la robe / N'ayant pas de couture, ils l'ont jouée aux dés." (*La Fin de Satan*, II, 3, "Poésie IV", p. 102)

L'analyse scientifique voue le savoir à être savoir non du "miracle", des "prodiges", de "la nature" ou de "l'être", mais de leur dissection, de leur mutilation, de leur destruction, de leur décomposition, toutes opérations qui, d'une part, ne permettent pas de construire, en regard de la "synthèse" divine, une synthèse humaine des savoirs qui la prennent pour objet, et, d'autre part, font de la science elle-même l'obstacle au savoir positif. En raison d'une incapacité *interne*, la science ne saurait donc convertir la ruine du réel en édification du savoir: le recensement, le catalogage, la compilation, l'ordonnancement et l'exposition textuels du savoir sont contraires à la démarche même de la science.

LA SCIENCE, RATURE DU SAVOIR

La science fait partie de "la construction sociale" qu'elle doit pourtant travailler à miner - on ne peut imaginer qu'elle lui échappe, sauf à accorder à la science un privilège exorbitant qui ferait oublier que l'académicien peut être quelquefois "bon voisin de l'évêque"¹ et "l'histoire aux pieds des rois"². La science doit donc se miner elle-même. Elle mine son savoir, parce que c'est par ce savoir qu'elle risque de s'intégrer à la "construction sociale". L'âne lui-même le constate:

Je cherche un édifice et trouve une ruine.³

Il ne saurait en être autrement; la *Nouvelle série* de la *Légende des siècles* l'a compris, en se disant faite par un écroulement: "C'est l'épopée humaine, âpre, immense, - écroulée"⁴. L'âne dit à Kant:

Ta science est un bloc informe de gravats.⁵

"Bloc" est un terme important, parce que récurrent chez Hugo dans la désignation de l'obstacle que la science doit vaincre: la "résistance agrégée" fait un "bloc" que soulèvent les génies, la matière fait "bloc" autour de l'esprit humain⁶. Le "bloc" de savoir que constitue la science, au contraire de ces blocs-là, n'est ni compact, ni

¹. *L'Âne*, I, 2, p. 1047.

². *Ib.*, 11, p. 1102.

³. *Ib.*, 3, p. 1057.

⁴. *La Légende des siècles . Nouvelle Série*, *Vision d'où est sorti ce livre*, "Poésie III", p. 194.

⁵. *L'Âne*, 9, p. 1090.

⁶. Voir notamment *Les Génies appartenant au peuple* et *Les Fleurs*, proses philosophiques de 1860-1865, "Critique", respectivement p. 595 et p. 554. Roland Barthes a dit, à propos de Jules Verne, ce que cette représentation du travail du savoir doit à la réalité du faire contemporain: voir "Par où commencer ?" (1970), *Nouveaux Essais critiques*, Le Seuil, coll. "Points", 1972, pp. 151-152.

homogène. Savoir, pour Hugo n'est pas connaître, c'est même le contraire: le savoir n'est jamais que la fin d'un travail, et, en ce sens, anéantit la connaissance.

La science a donc pour but paradoxal de combattre le savoir; la science s'affronte au su, ce qu'un chapitre essentiel de *William Shakespeare* formule ainsi:

La science va sans cesse se raturant elle-même. Ratures fécondes.¹

La science doit raturer le savoir, et faire de cette menace de néantisation de la connaissance, la rature du savoir, son point d'appui. Cette formule est la seule qui puisse rendre compte du nécessaire travail de creusement que doit réaliser la science sur elle-même. Ce que l'âne dit à Kant est analogue:

Hélas! rien n'est par toi saisi;
Tu ne tiens pas le temps, tu ne tiens pas l'espace;
Tous les faux biens, rêvés par ton instinct rapace,
S'en vont; derrière tous la tombe, âpre fossé,
Se creuse (...).²

La critique de l'âne ne porte pas sur la science (le mouvement de la connaissance), mais sur ses "biens", sur ce qui est par elle "saisi", sur son résultat: le savoir. A celui-ci, "la tombe" qui "se creuse" est promise; autrement dit, le savoir tombe lui-même dans le trou que creuse la science.

Cette formule - la science est la rature du savoir - est moderne, a été saluée comme telle par des physiciens actuels³; Karl Popper, pour qui la connaissance est un processus d'autocorrection indéfini, ne la récuserait sans doute pas. En 1938, Bachelard pensait le progrès de l'esprit scientifique dans les mêmes termes:

Le réel n'est jamais "ce qu'on pourrait croire", mais toujours ce qu'on aurait dû penser. En revenant sur un passé d'erreurs, on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel. En fait, on connaît *contre* une connaissance antérieure, en détruisant des connaissances (...).⁴

Il faut lire Louis Figuier pour comprendre toute l'originalité de la pensée hugolienne. Le principe même d'une *Vie des savants illustres depuis l'Antiquité jusqu'au XIXème siècle*, que Figuier publie en cinq volumes de 1866 à 1870, suppose

¹. *William Shakespeare*, I, III, 4, "Critique", p. 297.

². *Ib.*, 10, p. 1096.

³. Voir J.-M. Lévy-Leblond, "L'art et la science", in *Victor Hugo et les idéologies*, actes du colloque interdisciplinaire de Nice, éditions Serre, Nice, 1985, p. 86.

⁴. *La Formation de l'esprit scientifique*, Vrin, 1986, pp. 13-14.

une logique accumulative où la science ne progresse qu'en amassant des contenus de savoirs. L'histoire de la science est histoire d'un monument:

La science est comme ces basiliques du moyen âge et de la renaissance (...) qui absorbaient, pour leur édification complète, plusieurs générations d'artistes, d'architectes et d'ouvriers, lesquels travaillaient avec abnégation et conscience, sans jamais espérer voir, de leurs yeux, le monument achevé.¹

Dans cette perspective que Hugo appellerait "la marche méthodique du progrès normal"², *les vies* des savants qui se sont succédé n'en font qu'une ; la science est enfant dans l'Antiquité, adolescente aux XVIème et XVIIème siècles - c'est le temps de la "grande insurrection des esprits contre la scholastique du moyen âge" et de la "révolution scientifique"³ -, adulte au XVIIIème et mûre au XIXème. Si l'enfant commet des erreurs que l'adulte ne commettra pas, c'est toujours *par défaut* de savoir⁴. Le préambule de chacun des tomes de cette collection, qui s'ouvre sur un "tableau de l'état des sciences", fait obéir la loi de formation du progrès scientifique à la loi de conservation du savoir: le premier tome a pour objet d'exposer "l'héritage précis de connaissances positives" que le savant de l'Antiquité "légua aux générations suivantes", le second montre "la vie de ceux qui, au moyen âge, avaient reçu la mission redoutable de conserver, d'accroître et de léguer à la postérité le faisceau des connaissances scientifiques formé par les anciens"⁵.

Pour Hugo, le rapport de la science au réel qu'elle cherche à connaître est un rapport de déception; la connaissance ne trouve dans son objet que le démenti d'un savoir, et les deux listes que dresse *Philosophie*, liste des savants - quelle qu'en soit l'époque -, liste de leurs recherches - quelle qu'en soit la nature -, s'articulent par l'erreur. On y trouve l'essentiel du personnel de la *Vie des savants illustres*⁶, à qui l'épistémologue déclare: "Vous vous appelez la science. Soit. En ce cas, vous vous appelez aussi l'erreur."⁷

L'histoire hugolienne de la science n'est en effet que l'histoire du legs d'une erreur:

¹. *Vie des savants illustres* ..., Lacroix-Verboeckhoven, tome III, p. III.

². *Napoléon le Petit*, VIII, 3, "Histoire", p. 126.

³. *Vie des savants illustres* ..., tome IV, p. II.

⁴. Les mécaniciens du seizième siècle sont tombés "dans les plus grandes erreurs" en traitant du mouvement des projectiles parce qu'ils ignoraient les principes scientifiques que le siècle suivant a révélés (*ib.*, p. 21) et Papin a fait "l'erreur commune des inventeurs qui considèrent la première suggestion de leur esprit comme le dernier mot de la science" (*ib.*, p. 363).

⁵. *Ib.*, tomes I, p. III et II, pp. I-II (nous soulignons).

⁶. Voir *Philosophie*, II, proses philosophiques de 1860-1865, "Critique", pp. 516-517.

⁷. *Ib.*, p. 511.

Cuvier se trompait hier, Lagrange avant-hier, Leibnitz avant Lagrange, Gassendi avant Leibnitz, Cardan avant Gassendi, Corneille Agrippa avant Cardan, Averroès avant Agrippa, Plotin avant Averroès, Artémidore Daldien avant Plotin, Posidonius avant Artémidore, Démocrite avant Posidonius, Empédocle avant Démocrite, Carnéade avant Empédocle, Platon avant Carnéade, Phérécyde avant Platon, Pittacus avant Phérécyde, Thalès avant Pittacus, et avant Thalès Zoroastre, et avant Zoroastre Sanchoniaton, et avant Sanchoniaton Hermès. Hermès, qui signifie science (...).¹

Erreurs des savants illustres depuis l'Antiquité jusqu'à "hier", ou plutôt: d'"hier" à l'Antiquité. L'histoire de la science ne serait-elle que l'histoire d'une régression ? Disons plutôt que l'histoire de la science ne saurait s'écrire qu'au rebours de l'ordre chronologique. Si Cuvier s'est trompé et tous avant lui, aujourd'hui en est au même niveau de connaissance qu'Hermès. Seulement, Hermès est la science et, avant la science, personne, précisément, ne s'est jamais trompé. La science naît donc avec la première erreur - les erreurs sont "les mères lentes, aveugles et saintes de la vérité"². Hermès n'est la vérité que jusqu'à ce que Sanchoniaton le rende caduc; le propre de toute vérité scientifique est donc d'attendre d'être une erreur.

C'est la récompense de cette attente qui définit le progrès scientifique; "aujourd'hui" n'apparaît pas dans cette liste, précisément parce que l'aujourd'hui de la science n'a, dans cette représentation, aucune existence, et en détruirait le principe³. L'histoire de la science n'est histoire que de la péremption du savoir⁴. Bachelard ne dit rien d'autre:

(...) l'esprit scientifique est essentiellement une rectification du savoir (...). Il juge son passé scientifique en le condamnant. Sa structure est la conscience de ses fautes historiques.⁵

Aussi, pour Hugo, seule la liste des systèmes scientifiques qu'"on n'enseigne plus" est-elle possible. *William Shakespeare* la dresse⁶. Cette liste est importante, parce qu'elle

¹. *William Shakespeare*, I, III, 4, p. 300.

². *Ib.*.

³. Hugo a, bien évidemment, la possibilité d'expérimenter cette représentation. Analysant une rature stratégique du manuscrit de *Religions et religion*, J.- Cl. Fizaine montre qu'elle fait signifier le passage biffé "au moment même et en raison de son annulation" (voir "Quelques remarques sur le manuscrit de *Religions et religion*", in *Hugo de l'écrit au livre*, P.U.V., coll. "Manuscrits modernes", Vincennes, 1988, pp. 81-82).

⁴. Voir *William Shakespeare*, I, III, 4, p. 300.

⁵. *Le Nouvel esprit scientifique* (1934), P.U.F., 1968, p. 173.

⁶. "On n'enseigne plus l'astronomie de Ptolémée, la géographie de Strabon, la climatologie de Cléopâtre, la zoologie de Plinius, l'algèbre de Diophante, la médecine de Tribulus, la chirurgie de Ronsil, la dialectique de Sphoerius, la myologie de Stenon, l'uranologie de Tatius, la sténographie de Trithème, la pisciculture de Sébastien de Médicis, l'arithmétique de Stifels, la géométrie de Tartaglia, la chronologie de Scaliger, la météorologie de Stoffler, l'anatomie de Gassendi, la pathologie de Fernel, la jurisprudence

en contient deux - des disciplines et des hommes - qui ne correspondent pas, mais interagissent précisément parce qu'elles ne correspondent pas, et servent une représentation que la simple histoire d'une même discipline depuis Aristote jusqu'à Quesnay ne pourrait obtenir. Tous les compartiments du savoir, et ses subdivisions, y sont nommés: les sciences naturelles, par exemple, sont au complet (architectonique, géographie, climatologie, météorologie, hydrographie, botanique, zoologie); les mathématiques également (algèbre, arithmétique, géométrie); la médecine tout autant (chirurgie, anatomie, myologie, pathologie, hippiatrice). Toutes ses époques sont mentionnées, du IV^{ème} siècle avant notre ère (Platon, Aristote), au XVIII^{ème} (Quesnay, Bouguer, Gribeauval), en passant par le IV^{ème} (Diophante), le XI^{ème} (Abailard), le XVI^{ème} (Tartaglia, Scaliger, Fernel), ou le XVII^{ème} (Stenon, Gassendi, Descartes, Tournefort). On a donc un tableau diachronique et synchronique de la science, où, comme plus haut, par contagion de la péremption, le savant illustre (Gassendi) vaut l'obscur (Cléostrate) et le savoir moderne (l'agronomie physiocratique) l'antique (la géographie de Strabon). On ne sait pas, là encore, ce qu'on enseigne aujourd'hui, on ne le saura que demain, alors même qu'on ne l'enseignera plus.

"L'HISTOIRE REELLE" DE LA SCIENCE

Le gain politique de cette représentation est important. Un texte de *William Shakespeare* que Michelet, Febvre ou Braudel auraient pu signer, intitulé "l'Histoire réelle", explique que l'historiographie doit faire sa révolution, et qu'après 89 ce n'est plus la succession des rois qui doit être l'objet de l'histoire, mais la succession des savants¹. Or, en toute logique, cette succession doit être aussi "réelle" que l'histoire qui la vise: on n'explique pas comment Cuvier succède à Lagrange avec les mêmes outils que ceux qui servent à expliquer comment François II succède à Henri II sans contredire le principe même qui fonde la nécessité de cette explication: le droit de la Révolution à être représentée dans l'historiographie. Aussi Hugo pense-t-il la progression de l'histoire des sciences sous la catégorie de la "rature", seul moyen de ne pas introduire dans l'épistémologie "réelle" le principe qui l'irréalise: la transmission héréditaire du savoir comme variante épistémologique de la transmission héréditaire du pouvoir.

de Robert Barmne, l'agronomie de Quesnay, l'hydrographie de Bouguer, la nautique de Bourdé de Villehuet, la balistique de Gribeauval, l'hippiatrique de Garsault, l'architectonique de Desgodets, la botanique de Tournefort, la scolastique d'Abailard, la politique de Platon, la mécanique d'Aristote, la physique de Descartes, la théologie de Stillingfleet." (I, III, 4, pp. 300-301).

¹. Voir III, III, 3 et 4, pp. 444 et 448-451.

UNE THEORIE DE L'OBSTACLE

Cette représentation révisé d'autre part la notion d'obstacle au progrès scientifique - révision indispensable. Bachelard explique:

Quand on cherche les conditions psychologiques des progrès de la science, on arrive bientôt à cette conviction que *c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique* . Et il ne s'agit pas de considérer des obstacles externes, comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ni d'incriminer la faiblesse des sens de l'esprit humain: c'est dans l'acte même de connaître, intimement, qu'apparaissent, par une sorte de nécessité fonctionnelle, des lenteurs et des troubles.¹

Il s'agit moins, en ce qui concerne Hugo, d'une psychologie de la connaissance scientifique que de la conservation même de son rôle historique, mais là est en effet l'important. La rature est une opération interne à l'écriture du texte; la représentation du progrès qu'elle informe n'a pas besoin de faire appel à l'extériorité de l'obstacle à la connaissance du réel - constante du discours de Figuié - pour rendre compte de son histoire, passée et future.

L'idée d'un progrès par rature explique ce que l'histoire des sciences selon Figuié se contente d'exposer: la lenteur du progrès - la vie des savants est "un long martyre"². Mais, surtout, elle réserve la possibilité de sa permanence en ne considérant pas d'autre obstacle à la science que l'obstacle intérieur. La représentation du progrès doit en effet pouvoir faire l'économie de l'extériorité de l'obstacle, qui anéantit, de fait, toute idée de progrès: à poser le problème de la connaissance scientifique en termes d'obstacles externes, on ne peut penser le progrès, sauf à accorder à la "construction sociale" qu'il doit miner une éternité qui dément l'idée même de progrès. Si la lutte contre un obstacle extérieur définit le progrès, alors l'éternité de cet obstacle, seule condition de l'éternité du progrès, fait aussi le constat de son éternel échec. L'extériorité laisse la représentation du progrès dans une aporie: le progrès, pour continuer d'exister, y est condamné à conserver l'obstacle qu'il doit détruire.

La rature, en intériorisant l'obstacle, fait échapper le progrès à cette aporie. La science raturante se heurte au texte du savoir (à la science qu'on "enseigne", si l'on admet que ce présent puisse avoir un sens), selon deux modalités qui font également de la science son propre obstacle. Le texte peut vouloir résister à la rature, comme si l'identité de son auteur interdisait de le corriger:

¹. *La Formation de l'esprit scientifique* , pp. 13-14.

². *Vie des savants illustres ...*, tome II, p. I.

Parfois la science fait obstacle à la science. Les savants sont pris de scrupules devant l'étude. Pline se scandalise d'Hipparque; Hipparque, avec un astrolabe informe, essaye de compter les étoiles et de les nommer. Chose mauvaise envers Dieu, dit Pline. *Ausus rem Deo improbam* .¹

C'est Pline, et non Dieu, qui fait obstacle à l'entreprise comptable et taxinomique d'Hipparque. Plus précisément: c'est la conception de Dieu par Pline qui est l'obstacle. C'est entre le savant et "l'étude", moyen même du savoir, à l'intérieur même du procès de la connaissance, que s'interpose le scrupule de Pline - en latin, la *religio* . Ou plutôt: les "scrupules", c'est-à-dire les religions. Il y a, en effet, *Religions et religion* : la formule est de Hugo, et donne son titre à un recueil publié en 1880, mais composé pour ses deux tiers en 1856-1858. Les religions sont un savoir: elles savent Dieu croquemitaine, tambour-maître ou vieillard barbu, elles lui établissent ses "papiers"²; elles ne sont pas la religion, car la "lumière" même de Dieu oblige l'homme à renoncer à le prendre pour objet de savoir³. Les religions de l'homme, explique l'âne à Kant, ne sont pas autre chose que des superstitions qui se prennent pour la religion:

Il met Dieu dans un temple en forme d'éteignoir;
 Ou croit lui faire honneur en brûlant une cire.
 (...)
 Je te répète, ô Kant, que j'ai honte et mépris
 Des superstitions où le pauvre homme est pris;
 Car, même quand il croit, quand il accepte un culte,
 Son culte calomnie et sa croyance insulte (...).⁴

Les religions font croire que la religion ne s'accorde pas à la science, parce qu'elles-mêmes en sont l'ennemi. Le savant (ici, Pline) en est la victime; il est même, contre toute attente, tout à la fois le meilleur fidèle et le meilleur prêtre des religions parce qu'il sait, mieux que quiconque, que la science s'affronte à la superstition. Prenant la superstition pour la religion, il croit que la science se heurte à la religion.

(...) science et religion sont deux mots identiques; les savants ne s'en doutent pas, les religieux non plus. Ces deux mots expriment les deux versants du même fait, qui est l'infini. La Religion-Science, c'est l'avenir de l'âme humaine.⁵

1. *William Shakespeare* , I, III, 4, p. 300.

2. Voir *Religions et religion* , I, 2 et 3.

3. Voir *Dieu* , *L'Océan d'en haut* , VIII, "Poésie IV", p. 699.

4. *L'Âne* , I, 7, pp. 1071-1072.

5. *Préface de mes oeuvres et post-scriptum de ma vie* , proses philosophiques de 1860-1865, "Critique", p. 705.

La science ne se heurte donc jamais à la religion comme à un obstacle externe, mais toujours aux religions comme à un obstacle interne qui est le résultat de la conversion de la religion en superstition; c'est l'oubli de l'obstacle interne (la superstition) qui chez les savants rétablit l'extériorité de l'obstacle, sous une forme divine. Pline est superstitieux, et non religieux; pour utiliser un "mot identique", non scientifique. C'est pourquoi il résiste ici à la rature. Le propre du savoir scientifique est non seulement d'accepter la rature, mais, surtout, de la chercher, car elle est le moyen par lequel le savoir se prouve à lui-même son caractère scientifique. Dieu l'exige - l'âne l'explique à Kant:

Toi qu'une heure vieillit, et qu'une fièvre abrège,
 Comment t'y prendrais-tu, dans ton abjection,
 Pour feuilleter la vie et la création ?
 La pagination de l'infini t'échappe.
 A chaque instant lacune, embûche, chausse-trappe,
 Ratures, sens perdu, doute, feuillet manquant (...).¹

Comment le savant pourrait-il mieux s'y prendre pour accorder la pagination de son livre à celle de la création, qu'en le raturant à chaque fois qu'elle rature son savoir ?

Reste à expliquer comment ce livre s'écrit, comment Hipparque dépasse Pline en le raturant, comment les ratures sont fécondes, et possible le progrès de la science. Le concept de rature intériorise l'obstacle d'une seconde façon, qui permet de le montrer. L'autre obstacle que la rature rencontre, c'est-elle même: la rature, en effet, gêne la rature, parce que trop de ratures faites à un texte ne permettent plus de lui en faire de nouvelles. Il faut, soit repartir de la page blanche - mais alors les ratures ne sont pas "fécondes" - soit, plutôt, mettre au propre le texte corrigé, et poursuivre sa correction jusqu'à ce qu'une nouvelle mise au propre s'impose. C'est ainsi que Hugo rend compte de l'accession de la science à la vérité; la science, écrit Hugo, "est série".

Elle procède par épreuves superposées l'une à l'autre et dont l'obscur épaissement monte lentement au niveau du vrai.²

Les "épreuves" du livre de la science, pour s'approcher de son texte définitif, doivent être raturées. Mais le mouvement de la correction, et donc le progrès de la science, n'est pas continu, car les capacités d'une page à accueillir des ratures tout en laissant lisibles le texte conservé et ses ratures elles-mêmes sont limitées: quand les ratures y sont devenues trop importantes et gênent celles qui doivent pourtant encore être faites, une

¹. *L'Âne*, I, 2, p. 1045.

². *William Shakespeare*, I, III, 4, p. 300.

nouvelle série d'épreuves est utilisée. L'ensemble ne poursuit donc la lumière - la lumière d'une page vierge de toute rature - qu'au moyen d'un obscurcissement progressif. "La connaissance du réel, écrit Bachelard, est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres"¹. Hipparque rature Pline jusqu'à ce qu'à force de ratures, le texte de Pline ne soit plus raturable; alors Pline est dépassé, non pas parce que son texte, entièrement corrigé, est définitif - la science "approche sans cesse, et ne touche jamais"² - mais parce que le nombre des corrections déjà faites interdit d'y porter les nouvelles.

Le livre de la science est toujours son avant-texte, c'est un livre provisoire sur épreuves. Il ne sert donc à rien d'aller lire dans les bibliothèques, qui font toujours passer ce qui n'est qu'un état provisoire de la correction du savoir pour le texte définitif de la science - et interdisent la rature aux lecteurs. La bibliothèque, au lieu d'épouser le mouvement propre à la science qu'elle doit recenser - il impliquerait que chaque nouveau livre congédie le précédent -, accumule le savoir; l'âne dit la vanité de l'entreprise:

(...) on a le vertige en voyant
 Ce sombre alignement de livres, effrayant,
 Inouï, se perdant sous les bahuts qui tremblent,
 Ces vastes rendez-vous du faux et du vrai (...);
 (...)
 Certes, j'admets que vous les hommes, soyez vains
 De cet entassement épique d'écrivains,
 De tous ces papyrus et de toutes ces bibles (...).
 (...)
 Je conviens qu'on retient son souffle et qu'on respire
 A peine quand on voit, dans vos doctes hangars,
 Les tomes frissonner sous les piocheurs hagards;
 (...)
 Toute cette raison que l'homme emmagasine,
 Etageant grecs sur juifs, juifs sur égyptiens;
 Ces volumes nouveaux ajoutés aux anciens
 Que le temps sur le tas vient jeter en hottées (...).³

Dans la bibliothèque, le vrai et le nouveau ne raturent pas le faux et l'ancien. Les égyptiens, pourtant périmés par les juifs, les juifs, pourtant périmés par les grecs, y ont

¹. *La Formation de l'esprit scientifique*, pp. 13-14.

². *William Shakespeare*, I, III, 4, p. 300.

³. *L'Âne*, I, 3, p. 1052.

leur place; Barmne, dont "on n'enseigne plus" pourtant la jurisprudence, "est là pour ses Lois"¹.

C'est "le tas" que font les "hottées" qui est en cause. Dans la mine de la "construction sociale", on ne voit jamais le tas qui résulte du creusement parce que ce tas, c'est "l'avenir". Le minerai obtenu par cette extraction est le changement de la "construction sociale". Du reste, si ce travail ne dégage pas un tas, c'est qu'il veut en miner un: le tas de l'oppression sociale. Tas de savoir, la bibliothèque ne saurait être le creusement propre à la connaissance:

Et, philosophe! au fait, comment tous ces monceaux
De tomes, gravement contemplés par les sots,
Pourraient-ils enfanter un résultat quelconque ?
Un rien les dépareille ou les brouille ou les tronque.²

Ce "rien" a les effets qu'a la rature de la science sur le texte du savoir: elle le "dépareille" (en ôte certaines pages), le "brouille" (diminue sa lisibilité), le "tronque"; mais le livre de bibliothèque ne peut l'accueillir. Il est dépareillé, brouillé, tronqué, en l'absence même de toute rature, en raison même de cette absence. Dans le texte de la bibliothèque, "l'erreur sur l'erreur s'amoncelle"³, faute de pouvoir être raturée.

L'Âne n'est donc pas une attaque contre la science, cette insulte faite au progrès que Zola a dénoncée⁴, mais le rappel de l'exigence scientifique et l'examen de la possibilité du progrès; partant, de sa représentation. On voit en effet comment la sérialisation du progrès de la science aide à comprendre la sérialisation de la *Légende des siècles* qui se propose de rendre compte du progrès⁵, et pourquoi l'édition collective des trois séries proposée en 1883 est un non-sens, qui aligne la préface de la *Première série* et la *Vision* qui la ruine, qui admet *Le Satyre*, mythe de l'émancipation humaine, et *Le Titan* qui l'invalide au nom du caractère théocratique de toute mythographie, qui conserve enfin *Vingtième siècle*, prophétie du dépassement du Deux Décembre, et *Les Temps paniques* qui la démentent. La *Légende* intègre, en effet, sa propre rature à son texte: dans la *Première série*, *Pleine mer* rature *Le Satyre*: le Deux Décembre est l'impensable lendemain de la Révolution que le poème annonçait et figurait. Lorsque la rature à faire est trop importante (la Commune, après le Deux Décembre), la *Légende* inaugure une *Nouvelle Série* d'épreuves où la première rature est enregistrée (*Le Titan*

¹. *Ib.* .

². *Ib.* ., p. 1053.

³. *Ib.* ., p. 1054.

⁴. Voir son article paru dans *le Figaro* du 2 novembre 1880 cité dans l'éd. P. Albouy de *L'Âne* (Flammarion, coll. "Cahiers Victor hugo", 1966, p. 30), qui passe en revue (pp. 26-31) la réception du texte.

⁵. Voir la préface de la *Première série*, "Poésie II", p. 566.

prend acte de la rature du *Satyre* par *Pleine mer*). Sauf à faire de *La Légende des siècles* cette bibliothèque qu'elle ne veut pas être, cette synecdoque de la "construction sociale" qu'elle veut miner, on ne doit donc plus, après 1871, enseigner la *Première série* - cela ne veut pas dire qu'on ne peut plus la lire, mais qu'on ne doit pas la prendre pour autre chose que l'avant-texte de la *Nouvelle* - parce que, "tentative vers l'idéal"¹ désormais dépassée, elle-même n'enseigne plus, sinon son propre échec.

SCIENCE ET TECHNIQUE, SAVOIR ET SAVOIR-FAIRE, RAISON ET INTUITION

Pour Hugo, les académies fonctionnent sur le modèle de la bibliothèque: magasins du savoir, elles sont "des récipients de renseignements et de bons chefs-lieux d'informations"², mais en tant que telles, elles ne sauraient être autre chose que l'instrument de conservation d'un savoir en attente d'être raturé. La rature du savoir académique est le moyen par lequel la connaissance se prouve à elle-même sa scientificité, et l'histoire de cette rature constitue, dans l'épistémologie hugolienne, l'histoire du progrès de la connaissance scientifique. Le conflit entre la pensée scientifique académique et l'autre, qui n'a rien d'académique et n'est scientifique que d'une seconde manière - par l'apport de l'intuition que la pensée scientifique se refuse à mobiliser -, est le moteur de ce progrès. Cette représentation fournit à l'invention technique un statut d'événement épistémologique: c'est elle qui rature le savoir que l'Académie des sciences conserve, et rappelle ainsi à la science sa loi de progression.

Ce statut est doublement original, non seulement parce qu'il renverse le rapport communément proposé par les vulgarisateurs du XIX^{ème} siècle entre la science et la technique, mais surtout parce qu'il l'historicise. En effet, ce rapport n'est pas logique, mais historique: la solidarité du progrès technique et du progrès scientifique n'est pas une vérité de la raison, mais un fait du XIX^{ème} siècle; la subordination du savoir-faire industriel au savoir scientifique n'est observable qu'à partir des années soixante du XIX^{ème} siècle³. Parce qu'il est le témoin de cette solidarité, puis de cette subordination, le XIX^{ème} siècle, dans son ensemble, n'a cependant jamais pensé qu'elles fussent, non seulement nouvelles, mais surtout historiques; n'étant pas pensées comme historiques, elles ne pouvaient l'être comme nouvelles. On le constate clairement à la lecture de Figuié:

¹. *Ib.*, p. 568.

². *Philosophie*, II, p. 519.

³. Voir M. Daumas, *Histoire générale des techniques*, P.U.F., 1962, tome I, introduction, et B. Gille, *Histoire des techniques*, Gallimard, coll. "Encyclopédie de la Pléiade", 1978, p. 688.

Entre ces deux manifestations du génie humain il existe une correspondance nécessaire.¹

L'histoire des sciences et des techniques le dément, et révèle que les vulgarisateurs du XIXème siècle ont cru naturellement nécessaire l'historique correspondance des progrès scientifique et technique qu'ils ont été les premiers à observer. Jusqu'au début du XIXème siècle, la pratique a devancé de plusieurs décennies la théorie², et la théorie elle-même n'a pas visé l'amélioration de la pratique. La mécanique des savants s'est d'abord cherchée "comme une branche des mathématiques plus que comme un savoir physique", négligeant tout problème de frottement³.

Dans *Les Travailleurs de la mer* que Hugo commence en 1864 au lendemain de la publication de *William Shakespeare*, le bateau à vapeur de Lethierry témoigne, par ses imperfections mécaniques⁴, de cette indépendance de l'invention technique par rapport à la pensée scientifique qui lui est contemporaine, et, par son existence même, de toute la quantité de savoir que mobilise le savoir-faire non encore reconnu par l'Académie:

Idée folle, erreur grossière, absurdité ; tel avait été le verdict de l'académie des sciences consultée, au commencement de ce siècle, sur le bateau à vapeur par Napoléon; les pêcheurs de Saint-Sampson sont excusables de n'être, en matière scientifique, qu'au niveau des géomètres de Paris (...).⁵

En 1803, Napoléon n'a pas même pris la peine de consulter l'Académie des sciences sur l'intérêt du pyroscaphe de Fulton, et, s'il l'avait fait, son "verdict" aurait sans doute été favorable; une commission académique avait même assisté aux essais sur l'invitation de l'inventeur. Comme sa réussite ultérieure, l'échec provisoire de Fulton est avant tout commercial; il s'explique davantage par l'indifférence du capital que par l'incompétence du savoir académique, son bateau allant moins vite qu'un voilier et consommant trop de charbon⁶.

Mais l'égalité scientifique entre "les pêcheurs de Saint-Sampson" et "les géomètres de Paris" est une réalité de l'histoire du savoir que ses vulgarisateurs, au XIXème siècle, se refusent à penser et que les ethnographes - Leroi-Gourhan en particulier - n'ont révélé qu'au XXème siècle. Particulièrement en matière de

¹. *Vie des savants illustres...*, tome I, p. 21.

². Voir M. Daumas, *op. cit.*, tome III, introduction.

³. Voir F. Vatin, *Le Travail. Economie et physique, 1780-1830*, P.U.F., coll. "Philosophies", 1993, pp. 11-14.

⁴. Voir I, III, 5, "Roman II", pp. 84-86.

⁵. *Ib.*, 2, p. 79.

⁶. Voir l'éd. Y. Gohin des *Travailleurs de la mer*, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1975, n. 2, pp. 1408-1409.

construction navale, où la pratique n'a été conseillée par la théorie qu'à partir de la fin du siècle¹, les pêcheurs en ont toujours su au moins autant que les géomètres. Des connaissances empiriques peu formalisées se sont longtemps maintenues en matière de mécanique, n'ayant recours qu'exceptionnellement au savoir des savants² -, et ceux des savants eux-mêmes qui se sont intéressés aux machines concrètes n'ont pas fait avancer davantage la mécanique que les praticiens largement autodidactes³. Les inventeurs ont d'ailleurs longtemps "suggéré" aux savants le sujet même de leurs recherches⁴, et l'historien du travail qui rend compte des étapes de l'élaboration de la théorie thermodynamique parle d'"*observation* de la machine à vapeur" et d'"*interprétation* théorique de la connaissance mécanique pluriséculaire des machines⁵. Aussi la locomotive n'est-elle pas cette "merveille de la science" que Figuiet décrit, cette "application de la science à l'industrie"⁶, mais, dit Canguilhem, le résultat d'un échange entre la science et la technique, qui s'"empruntent" réciproquement (...) tantôt des solutions, tantôt des problèmes"⁷.

L'attaque contre l'Académie, *topos* de la vulgarisation⁸, ne rend pas compte, malgré l'apparence, de la réalité de l'histoire du savoir, et ne questionne pas le rapport entre la science et la technique. Dans sa *Vie des savants illustres* Figuiet n'envisage jamais ce qu'il appelle "le mouvement général de la science" comme codéterminé par la théorisation scientifique et une pratique qui, jusqu'à la fin de la première moitié du XIX^e siècle, tient davantage d'un savoir-faire où se mêlent raisonnement et intuition que de l'application des "principes fondés sur le calcul"⁹. Si Figuiet défend Papin contre

1. Voir B. Gille, *op. cit.*, p. 778.

2. Voir M. Dumas, *op. cit.*, tome III, pp. 38-39 et 649-651.

3. Voir F. Vatin, *op. cit.*, pp. 14-15.

4. Voir M. Dumas, *op. cit.*, tome I, introduction.

5. Voir F. Vatin, *op. cit.*, p. 15.

6. Voir (notamment), chez Hachette, *Les Applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts*, pp. 1-2, *L'Année scientifique et industrielle. 1856*, pp. I-VII, et *Les Grandes inventions anciennes et modernes dans les sciences, l'industrie et les arts*, p. 197.

7. G. Canguilhem, "Machine et organisme" (1946-1947), in *La Connaissance de la vie* (1965), Vrin, 1992, p. 125. A. Espinas, dans *Les origines de la technologie* (éd. Alcan), fait en 1897 une distinction entre technique et technologie savante, formalisée par les manuels, (voir pp. 6-7), mais date le passage de la première à la seconde de la Grèce antique, et ne laisse jamais penser que l'une et l'autre puissent se conseiller mutuellement. Engels, dans une lettre à B. Borgius du 25 janvier 1894, explique que "si (...) la technique dépend pour une grande partie de l'état de la science, celle-ci dépend encore beaucoup plus de l'état et des *besoins* de la technique. Lorsque la société a des besoins techniques, ajoute-t-il, elle *impulse* plus la science que ne le font dix universités" (nous soulignons). Cette réflexion, isolée et lapidaire, est tardive, et la vulgarisation selon Figuiet ne peut la produire, qui ne voit dans la technique et la science que deux manifestations d'un seul et même "génie de l'homme".

8. Voir B. Bensaude-Vincent, "Camille Flammarion et la science populaire, pp. 94-95, et C. Glaser, "Journalisme et critique scientifiques: l'exemple de Victor Meunier", in "Sciences pour tous", *Romantisme* n°65, C.D.U. - S.E.D.E.S., 1989.

9. *Vie des savants illustres...*, tome IV, p. 21

tel docteur de l'Académie lui refusant le double titre de physicien et de mécanicien, c'est au moyen d'un argument qui suppose, entre théorie et pratique, un rapport de causalité nécessaire où l'antériorité du savoir sur l'invention, qui n'en est jamais que l'application, est logique et chronologique¹. Même si Figuiet accorde, dans sa "galerie de biographies" qu'il dit être "la forme" que prend "l'histoire des sciences"², une place importante à de nombreux inventeurs, il n'envisage jamais l'invention comme le moyen de la science mais au pire comme une de ses conséquences, au mieux comme un événement qui, contre toute attente, ne lui doit rien mais serait plus important dans l'histoire du progrès de la connaissance s'il lui devait quelque chose. Pour Canguilhem, l'invention ne peut être comprise dans un tel rapport:

C'est la rationalisation des techniques qui fait oublier l'origine irrationnelle des machines et il semble qu'en ce domaine comme en tout autre, il faille savoir faire place à l'irrationnel, même et surtout quand on veut défendre le rationalisme.³

Telle est, exactement, la position épistémologique de Hugo, et, partant, celle qu'il convient d'adopter à l'égard de l'épistémologie hugolienne elle-même, dont le caractère "enténébré" n'est pas une réserve faite à son éloge de la pensée scientifique, mais, en quelque sorte, la garantie⁴. A trop vouloir défendre le rationalisme, on le menace, en réservant aux pensées obscures que les Lumières alimentent en ne les satisfaisant plus un rôle dans l'explication des phénomènes non encore arraisonnés par la raison, qui peut être le moyen de l'ignorance:

C'est la science académique et officielle qui, pour avoir plus tôt fait, pour rejeter en bloc toute la partie de la nature qui ne tombe pas sous nos sens et qui par conséquent déconcerte l'observation, a inventé le mot *supernaturalisme*. (...) Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, biologie, convulsionnaires, médiums, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinées au point de vue de la réalité. Il y a là peut-être une certaine quantité de phénomène entrevu. Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi. Pas de milieu: la science, ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits,

¹. Voir *ib.*, p. 376.

². Voir *ib.*, tome I, p. IV.

³. G. Canguilhem, art. cité, p. 125. Berthelot l'avance dans le *Paris-Guide* de 1867 (Lacroix-Verboeckhoven) dont Hugo écrit l'introduction: après avoir dit l'"immobilité" de l'Académie "au milieu des sociétés humaines incessamment renouvelées", il se refuse à examiner "jusqu'à quel point cette conception absolue d'une organisation construite logiquement d'après des principes rationnels (...) serait contraire au développement spontané de l'invention" (tome II, pp. 115-116).

⁴. Voir P. Albouy, "Raison et science chez Victor Hugo" (1952), in *Mythographies*, Corti, 1976, notamment pp. 101-102.

l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine.¹

La pensée scientifique académique est ainsi responsable de la conservation de l'ancien régime du savoir et du faire qu'elle veut pourtant abolir:

L'absurde se greffe sur le vrai; c'est votre faute; vous avez manqué à vos deux lois, bienveillance et surveillance; vous créez l'empirisme. Ce qui eût été astronomie sera astrologie; ce qui eût été chimie sera alchimie. Sur Lavoisier qui se rapetisse, Hermès grandit. (...) Thaumaturgie, pierre philosophale, transmutation, or potable, baquet de Messmer, toute cette fausse science ne demandait pas mieux peut-être que d'être la vraie. Vous n'avez pas voulu voir le visage de l'Inconnu; vous verrez son masque. Magie noire et blanche, sorcellerie, chiromancie, cartomancie, nécromancie, tout cela n'est pas autre chose que de la science dévoyée, tombée en chimère par défaut de responsabilité. Ce qu'on rejette injustement hors de la pensée se réfugie dans le rêve.²

L'invention technique l'y fait rentrer, et donne ainsi droit de cité épistémologique aux "faits" que la pensée scientifique a cru pouvoir laisser hors de son champ d'interrogation:

Surnaturalisme! Et l'on croit avoir tout dit. Il est curieux de se retourner et de jeter un regard en arrière. L'électricité a longtemps fait partie du surnaturalisme. Il a fallu les expériences de Clairault pour la faire admettre et inscrire sur les registres de l'état civil de la science correcte. L'électricité a aujourd'hui pignon sur rue et rente des professeurs. (...) La pile de Volta a été fort raillée. Elle est admise à cette heure. (...) Le bateau à vapeur était "puéril" en 1816. Le télégraphe électrique a commencé par n'être pas sérieux.³

Événement épistémologique, l'invention technique ne prouve pas la validité d'une théorie par l'expérience, mais *exige* l'observation, l'interprétation, la théorisation d'une expérience ou d'une pratique.

Récurrente dans le discours épistémologique hugolien, l'attaque de la pensée scientifique académique au nom de la pratique et de l'invention techniques dépasse l'opposition classique que fait Figuiet entre la "science faite, constituée" et la "science qui est en train de se faire"⁴; dans cette fausse opposition, c'est toujours la raison qui travaille au progrès de la connaissance. L'opposition hugolienne est autre, parce qu'elle

¹. *Préface de mes oeuvres et post-scriptum de ma vie*, proses philosophiques de 1860-1865, "Critique", pp. 703-704.

². *Ib.* . . Le roman hugolien abonde en alchimistes, avérés (Spiagudry, Frolo, Ursus) ou réputés (Gilliatt, Tellmarch) - belle illustration du roman comme "réservoir des mythes dégradés" (Eliade), qui se doit de faire l'inventaire de l'ancien régime du savoir que le nouveau rend caduc.

³. *Ib.* ., p. 704.

⁴. Louis Figuiet, *Vie des savants illustres...*, tome I, p. III.

distingue *deux* facultés cognitives, l'intuition, faculté de la pensée technique de l'inventeur, la raison, "métier" du savant qui "se hérissent" devant l'inventeur¹. L'antériorité logique et chronologique du savoir scientifique sur le savoir technique s'en trouve abolie: deux facultés font deux logiques, et deux logiques deux chronologies.

Dans l'épistémologie de la rature, la scientificité d'un savoir est inversement proportionnelle à la résistance qu'il oppose à sa propre rature: c'est au moment où un savoir résiste avec le plus de vigueur en s'affirmant résultat impérissable d'une connaissance - au moment où il se "hérissent" - qu'il démontre le plus visiblement la nécessité qu'il y a à le raturer. C'est, précisément, le rôle de l'invention de faire sortir le progrès de cette "quasi-paralysie"² où le met le refus du savoir de se laisser raturer. L'invention est moyen par lequel "la science va sans cesse se raturant elle-même", et se rappelle sa propre mission. Lorsque l'Académie et la bibliothèque la figent, la science fait partie de la "construction sociale" qu'elle devrait pourtant travailler à miner; aussi l'exposé des conséquences des découvertes de l'invention sur la science académique se doit-il de mobiliser la même métaphore que celui du travail des mineurs dans le "*troisième dessous*" de la société. La science académique est minée par l'invention, dont le moyen est l'intuition - "intuition, invention"³ -, aidée par le hasard qui n'est que l'autre nom de la providence:

Vous avez beau épaissir sur la science possible l'ignorance volontaire, la force des choses, ce travail sublime du troisième dessous, pousse la connaissance humaine en avant. Le hasard, ce doigt indicateur de la providence, s'en mêle. Une pomme tombe devant Newton, une marmite bout devant Papin, une feuille de papier en flamme s'envole devant Montgolfier. Par intervalles, une découverte éclate, comme un coup de mine dans les profondeurs de la science, et tout un pan de préjugés et d'illusions s'écroule, et le roc vif de la vérité est brusquement mis à nu.⁴

Comme la "construction sociale", la science est ici fondée sur le "troisième dessous" qui la menace, où travaille la découverte - l'*inventio* de Papin et de Montgolfier⁵.

¹. "Quel est l'ennemi de l'inventeur ? Le savant. L'inventeur sait, et le savant n'invente pas. De là la haine. Le métier de l'un se hérissent devant l'intuition de l'autre. De là, à de certains moments, la quasi-paralysie du progrès." (*Philosophie*, II, p. 519).

². *Ib.* ..

³. *Préface de mes oeuvres et post-scriptum de ma vie*, p. 706.

⁴. *Ib.* .., pp. 704-705.

⁵. On peut voir ici que la représentation hugolienne convertit en système épistémologique une réalité historique, à savoir "les incidences très rares des événements de 1789 sur le cours de la vie académique", l'Académie ayant continué après septembre 1792 de publier des mémoires fleurdelisés. Accusée d'être l'instrument de la conservation de l'aristocratie, l'Académie a été réhabilitée au moment où la désorganisation du pays et les nécessités de la défense nationale ont montré que la République avait besoin de savants-citoyens, dont Lazare Carnot - l'auteur de la théorie de la thermodynamique - est le

L'intuition est d'autant plus apte à suivre le "doigt indicateur de la providence" qu'elle en est elle-même, en tant que "grand organe de la conscience", le "prolongement"; c'est en effet le terme qu'emploie, pour l'expliquer, la critique hugolienne des rôles respectifs de la raison et de l'intuition dans la connaissance¹. L'intuition est à la fois dans le sujet de la connaissance, "l'homme", et dans son objet, "le mystère", et rétablit cette intimité de l'un à l'autre que la raison, le "métier" du savant, veut ignorer; aussi accepte-t-elle comme milieu "l'escarpement" du possible au lieu de chercher à le creuser:

L'escarpement des conjectures ne l'intimide pas. (...) Elle est à l'aise dans l'insondable; elle y va et vient; elle s'y dilate; elle y vit. Son appareil respiratoire est propre à l'infini. Par moments, elle s'abat sur quelque grand sommet, s'arrête et contemple. Elle voit le dedans.²

La raison travaillant à creuser et "l'insondable" ne pouvant être creusé - c'est ce que l'âne dit à Kant -, l'intuition doit relayer la raison dans la connaissance:

L'intuition est à la raison ce que la conscience est à la vertu: le guide voilé, l'éclaireur souterrain, l'avertisseur inconnu, mais renseigné, la vigie sur la cime sombre. Là où le raisonnement s'arrête, l'intuition continue.³

Si la critique des religions établit que la connaissance ne se heurte pas à la religion comme à un obstacle externe mais aux superstitions comme à un obstacle interne, elle n'en laisse pas moins le dernier mot à la "lumière" de *Dieu*, qui affirme la radicale extériorité de Dieu au savoir et demande à la raison de renoncer à le connaître. L'intuition peut continuer où le raisonnement renonce, parce qu'elle est une faculté d'intériorisation de l'univers et de Dieu⁴. L'extériorité de Dieu à l'homme, qui rend nécessaire l'institutionnalisation du culte par l'Eglise, est une construction superstitieuse des religions, que l'intuition efface; le culte qu'elle permet de rendre à Dieu est immédiat:

prototype. (voir N. et J. Dhombres, *Naissance d'un nouveau pouvoir: sciences et savants en France, 1793-1824*, Payot, coll. "Bibliothèque historique", 1989, pp. 11-22 et 41-68).

¹. Voir *Philosophie*, II, p. 510.

². *Ib.* .

³. *Ib.* .

⁴. "(...) presque tous les penseurs qui se recueillent et qui méditent aperçoivent en eux-mêmes (c'est-à-dire dans l'univers, l'homme étant un microcosme) une sorte de vide d'abord terrible, toutes les hypothèses des philosophies et des religions superposées comme des voûtes d'ombre, la causalité, la substance, l'essence, le dôme informe de l'abstraction, des porches mystérieux ouverts sur l'infini, au fond, une lueur. Peu à peu des linéaments se dessinent dans cette brume, des promontoires apparaissent dans cet océan, des fixités se dressent dans ces profondeurs; une sorte d'affirmation se dégage lentement de ce gouffre et de ce vertige. Ce phénomène de vision intérieure est l'intuition." (*Ib.*)

L'assujettissement aux Bibles, la servitude aux livres, l'idolâtrie des textes, l'obédience passive aux Védas et aux Korans, tout cela est artificiel, tout cela est construit pour le besoin de tel ou tel mode de civilisation (...); tout cela n'a, dans l'absolu, nulle raison d'être. Mais l'obéissance aux lueurs intimes, (...) la foi à la conscience, la foi à l'intuition, c'est la chose sacrée, c'est la respiration de l'air même du sanctuaire inexprimable, c'est la communication directe avec Dieu sans intermédiaire, c'est la religion.¹

On comprend ici pourquoi l'intuition est "une des routes (...) pour arriver" à la "Religion science"², et doit être, comme l'inventeur le lui rappelle "par intervalles", l'autre oeil du savant, cette "prunelle faite pour ce rayonnement"³: elle ferait voir à Pline qu'Hipparque n'insulte pas la religion en comptant les étoiles, et substituerait à ses "scrupules" cet unique scrupule qui a, dans l'absolu, une raison d'être.

1. *Ib .*, p. 511.

2. *Préface de mes oeuvres et post-scriptum de ma vie* , p. 705.

3. *Philosophie* , II, p. 511.